

01
28 c



Aug 50
Le

EX LIBRIS
W. L. C.
VON DEM BUSSCHE.
nr 739







L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

Par le Sr. FAVART.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Francois Ordinaires du Roi, le Lundi*

14 Mars 1763.



A AVIGNON,

Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur - Libraire ;
près les RR. PP. Jésuites.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

DARMANT,
LA MARQUISE DE FLORICOURT, *Sœur de*
Darmant.
BRUMTON.

CLARICE, *Fille de Brumton.*

SUDMER, *Ami de Brumton.*

ROBINSON, *Valet du Milord.*

UN AUTRE VALET.

UN BORDELOIS.

*La Scène est à Bordeaux dans la maison
de Darmant.*

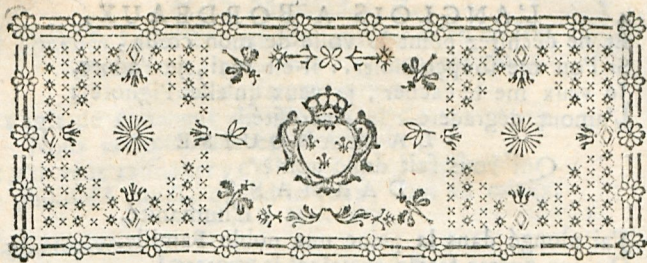


A VIGNON,

Chez LOUIS CHAMBERLAIN, Imprimeur-Libraire,
rue des RR. PP. Jeûneurs.

L 97
M. DCC. LXXII.

Approbation & Privilège du Roi.



L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE

JE vous renonce pour mon frere.
Toujours pensif ! rien ne vous rit !
 Vos prisonniers Anglois vous ont gâté l'esprit
 Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire.
 Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

D A R M A N T

Ma sœur, je suis piqué, mais piqué jusqu'au vif ;
 L'amitié du Mylord me seroit précieuse,
 En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
 Mais sa fierté superbe & dédaigneuse
 Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,
 Il aime mieux s'exposer aux besoins,
 Rendre sa fille malheureuse ;
 Il croit son honneur avili,
 S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

L A M A R Q U I S E

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre service ;
 Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice ?
 Cette Angloise est charmante !

D A R M A N T

Epargnez-moi, ma sœur,

A 2

4 L'ANGLAIS A BORDEAUX;
Et ne déchirez point le voile de mon cœur,
Si l'on me soupçonnoit... il est vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore;
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE
Qui vous fait donc agir?

DARMA NT

L'humanité.

J'ai plongé dans la peine une noble Famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets!
Brumton part de Dublin pour Londres, avec sa fille;
Il embarque avec lui ses plus riches effets.

La Frégate que je commande,
Croisant sur les côtes d'Irlande,
Rencontre son vaisseau, l'atteint & le combat,
Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un soldat;
Il fond sur moi, me blesse & ma main le désarme,
Il veut braver la mort, je prends soins de ses jours.
À l'ennemi vaincu, l'honneur doit des secours.

LA MARQUISE

Fort bien, mon frere.

DARMA NT

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaisseau coule à fond, & l'on n'a que le tems
De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes soins vigilans
De ces infortunés soulagent la misere;
Mais Brumton se refuse à mes empressemens,

LA MARQUISE

Moi, j'aime assez ce caractère.
Il est brusque... mais il est franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politesse,
Releve en lui l'air de noblesse
D'un homme qui soutient son rang.
Si son maintien est froid... ses yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMA NT

Tout au plus.

LA MARQUISE
Devenez son ami.

DARMA NT

Mes soins sont superflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penser qu'il croit Philosophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

COMÉDIE.

Je prétends la briser : oui vous pouvez m'en croire.

Pour vous , pour moi , pour notre gloire

Il reviendra de sa prévention.

Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

Nous verrons donc ce Philosophe ;

Et s'il veut raisonner , c'est moi qui l'apostrophe.

Je philosophe aussi , quand je veux , tout au mieux.

D A R M A N T

Plaisantez-vous ?

L A M A R Q U I S E

Moi ? point du tout mon frere ,

Et cela devient sérieux.

Allez , allez , laissez moi faire.

Doutez-vous des talens que j'ai ?

Par un ridicule contraire ,

Un ridicule est souvent corrigé.

Vous voyez bien que je me rends justice ;

J'entreprends le Milord , vous poursuivez Clarice :

Il est honteux pour vous , pour un François ,

D'aimer sans espoir de succès ;

Cependant , obligez le Mylord en silence ,

Et cherchez des moyens secrets.

D A R M A N T

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;

D'un bienfait divulgué , l'amour-propre s'offense

Le valet Robinson est dans mes intérêts ;

Par son moyen , son Maître a touché quelques sommes

Sous le nom supposé d'un Patriote Anglois.

L A M A R Q U I S E

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

D A R M A N T

J'apperçois Robinson ; viens-ça.

SCÈNE II.

D A R M A N T , R O B I N S O N , L A M A R Q U I S E.

R O B I N S O N

B O N jour , Monsieur ;

Bon jour , Madame. Ah ! le bon frere

Que vous avez là ! le bon cœur !

Sans lui nous étions morts , j'espere

D A R M A N T

Paix ! je t'ai défendu....

6 L'ANGLAIS A BORDEAUX,
ROBINSON

Quel François obligeant !
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent;
Il est notre unique ressource.

Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,

En me disant, tiens Robinson,

Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT *lui donnant de l'argent.*
Prends donc & te tais.

ROBINSON

Oh! je n'ai garde de dire....

LA MARQUISE

Que fait ton Maître ?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT

Et Clarice ?

ROBINSON

Soupire;

LA MARQUISE

Penser, soupirer! pauvres gens!

C'est fort bien employer le temps.

ROBINSON

Clarice s'amusoit à lire

Un de ces beaux Romàns qu'on fabrique à Paris;

Tout en rêvant, s'est approché mon Maître;

Un ouvrage François! dit-il, d'un air surpris;

Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON

„ Occupez vous de Lock,

„ Ma fille; lisez Clark, Syvyst, Nevvton, Bolingbrok.

„ Songez que vous êtes Angloise :

„ Apprenez à penser.... Puis ayant dit ces mots,

Il s'enfonce dans une chaise,

Pour réfléchir plus à son aise,

En décidant que vous êtes des fots.

LA MARQUISE

Cet homme est singulier.

ROBINSON

C'est la vérité pure,

Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE

Mais quelquefois, Mylord t'a-t'il parlé de moi ?

ROBINSON

Toujours beaucoup; il dit, Madame...

LA MARQUISE

Quoi ?

ROBINSON

Il dit qu'il vous trouve bien folle,

COMÉDIE!
Et que c'est grand dommage.
LA MARQUISE

Bon!

Je conclus sur cela que mon esprit frivole

Va lui faire entendre raison.

D A R M A N T

Que pense-t'il de la lettre de change?

R O B I N S O N

Il la croit véritable, & n'y voit rien d'étrange.

D A R M A N T

Elle est bonne en effet; c'est de l'argent comptant.

R O B I N S O N

Pour toucher la somme, il m'envoie à l'instant.

D A R M A N T

Vas donc chez mon Banquier; mais que chacun ignore...

R O B I N S O N

Ne craignez rien, j'ai fait passer encore

L'effet sous le nom de Sudmer,

Négociant de Londre & son ami très cher :

Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce service,

Hâtera le moment de lui donner Clarice.

D A R M A N T

Clarice à Sudmer?

R O B I N S O N

Oui, Monsieur tout à la fois,

Au lieu d'une personne en obligera trois,

Et Clarice sui-tout qui deviendra sa femme...

D A R M A N T

C'en est assez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal!

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE

COMMENT! vous travailliez au bonheur d'un Rival?
Mais rien n'est si plaisant.

D A R M A N T

Raffermissiez mon ame,

Je crains de me trahir, & je dois résister;

Je suis impétueux, je me laisse emporter;

Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE

Qu'elle éclate plutôt, livrez-vous à l'espoir.

Quel est donc ce Sudmer? Pour entrer en balance

Avec les agrémens que vous pouvez avoir?

Vous méritez la préférence,

L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Le don de plaire est votre lot,
L'excès de modestie est défaut à votre âge,
Soyez plus confiant, plus François en un mot :
Faites sentir un peu votre avantage.

D A R M A N T

Qui s'éleve est un fat.

L A M A R Q U I S E

Qui s'abbaïsse est un fôr.

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.

Feu mon mari, le Marquis Floricourt

Qui passoit pour un agréable,

Me consultoit pour être aimable :

Je l'ai rendu l'homme du jour ;

Ainsi par mes conseils . . .

D A R M A N T

Souffrez que je m'en passe :

Tout ce que je demande est un profond secret.

L A M A R Q U I S E

Eh ! bien, on se taira, Monsieur l'Amant discret,

Je vous livre à vous-même.

D A R M A N T

Oui, faites m'en la grace.

Tout espoir m'est ravi.

L A M A R Q U I S E

Clarice vient à nous.

S C E N E I V.

D A R M A N T , L A M A R Q U I S E , C L A R I C E .

C L A R I C E

MADAME, j'ai recours à vous.

Mon pere s'abandonne à la mélancolie.

Tout lui déplaît, l'inquiétude, l'ennui :

Hélas ! rendez son sort plus doux.

L A M A R Q U I S E

Quoi ? Moi ? très-volontiers.

D A R M A N T

O Ciel ! que faut-il faire ?

Parlez.

C L A R I C E

Je n'en sçais rien ; mais cependant j'espère.

Tantôt plongé dans un chagrin mortel,

Il vous entend de la salle voisine,

Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel,

Et

COMÉDIE.

Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine ;
 Il écoute , il admire , & vos savans accords
 Sont comme autant de traits de flamme.
 Notre Musique Angloise excite ses transports :
 Pour la première fois , je vois ici , Madame ,
 Le plaisir dans ses yeux & le jour dans son ame :

D A R M A N T.

Ma sœur , ma sœur , courez au Clavecin.

L A M A R Q U I S E

Monsieur Darmant , il n'est pas nécessaire :
 Suivez votre projet ; pour moi , j'ai mon dessein.
 Adieu. Qu'il est nigaud ! mais c'est pourtant mon freres

SCENE V.

C L A R I C E , D A R M A N T.

D A R M A N T

R ESTEZ , belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes chere

C L A R I C E , avec fierté.

Moi , Monsieur ?

D A R M A N T

Oui , vous , par l'attachement ?

Que vous montrez pour un si digne pere.

Je l'estime , je le révere.

C L A R I C E

Il le mérite.

D A R M A N T

Assurément ;

Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

C L A R I C E

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

D A R M A N T avec ardeur.

Ah ! l'amour !...

C L A R I C E fièrement.

Quoi , Monsieur ?

D A R M A N T se modérant.

L'amour propre blessé

Devrait gémir dans mon cœur offensé ,
 Des efforts impuissans que j'ai faits pour lui plaire.

C L A R I C E

Votre dépit s'exprime vivement.

D A R M A N T , à part.

Je ne m'observe pas.

C L A R I C E

Est-il quelque mystere ?

B

10 L'ANGLAIS A BORDEAUX.
DARMANT

Quelque mystère ? Nullement ;
Mais je fais que Mylord me hait & me déteste
Vous partagez ce cruel sentiment ?

CLARICE
La haine ! ah ! c'est, je crois, le plus cruel tourment ;
Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.
(à part.) Je devrois fuir l'amour également.

Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes préventions ?
Qui divisent nos Nations ?
J'honore la vertu par tout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*
Oui la vertu ; vous l'inspirez ,
Et votre Pere aussi : c'est vous qui la parez ,
Vous la représentez affable & circonspect ;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la respecte.
J'ai, pour servir l'Etat, recherché de l'emploi ;
Avec ardeur j'ai désiré la guerre ,
Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi ;
Et c'est depuis que je vous voi ,
Que la paix me paroît le bonheur de la terre.

CLARICE
Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles si flatteuses.
C'est votre fiile à tous, Votre premiere loi
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses ;
L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise ;
Cet art que chez nous on méprise ;
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fausseté que l'agrément déguise. . . .

DARMANT
Justement ; du Mylord voilà les préjugés :
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez,
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE
En critiquant votre patrie ,
Je voudrois que le trait ne portât point sur vous.

DARMANT
Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE
Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrais seulement pouvoir vous excepter.

DARMANT
Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai, lorsque l'on vous regarde ?

CLARICE
Ah ! vous reprenez le jargon !

COMÉDIE.

11

Dès ce moment je vous laisse.

DARMANT

Non, non

Encore un seul instant demeurez, je vous prie.

CLARICE

J'y consens; mais sur-tout aucune flatterie.

DARMANT, *très-moderément.*

Eh! bien, Clarice, je promets

Que je ne vous dirai jamais

Ces vérités qui vous déplaisent.

(avec une froideur contrainte.)

Il faut, à votre égard, que les désirs se taisent.

Vous leur imposez trop, & mon dessein n'est point...

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah! Monsieur, je vous rends justice sur ce point.

DARMANT

Vous avez bien raison, oui; mais daignez m'entendre:

L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE

Oui: mais quand deux pays sont aussi divisés,

Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT, *Avec modération; mais cette modération, se perdant par degrés, mene à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant

Que le cœur n'admet point un pays différent.

C'est la diversité des mœurs, des caractères,

Qui fit imaginer chaque gouvernement;

Les loix sont des freins salutaires

Qu'il faut varier prudemment,

Suivant chaque climat, chaque tempéramment,

Ce sont des regles nécessaires,

Pour que l'on puisse adopter librement

Des vertus même involontaires;

Mais ce qui tient au sentiment,

N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage:

Tous les hommes également

S'accordent pour en faire usage.

François, Anglois, Espagnol, Allemand

Vont au-devant du nœud que le cœur leur dénote:

Ils sont tous confondus par ce lien charmant,

Et quand on est sensible, on est compatriote.

Malheur à ceux qui pensent autrement.

Une ame sèche, une ame dure

Devrait rentrer dans le néant;

C'est aller contre l'ordre. Un être indifférent

Est une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il est bien vrai, Monsieur....

B 2

L'ANGLAIS A BORDEAUX,
D'ARMANT, *plus vivement encore.*

Ah ! Clarice !

CLARICE, *très-froidement.*

Il suffit.

Que voulez-vous prouver ? Que voulez-vous entendre ?

D'ARMANT

Moi ! j'ai trop de respect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me serois-je trahie !

D'ARMANT, *à part.*

O ciel ! j'en ait trop dit.

CLARICE

Mais je crois que j'entens mon pere.

D'ARMANT

Ma présence

Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.

Je craindrais d'impatienter

Un sage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE, LE MYLORD,

LE MYLORD

ON n'y scauroit tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE

Qu'avez vous donc encor, mon pere ?

LE MYLORD

Je me sens transporté d'une juste colere ;

Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.

Chanteurs importuns ! doubles traîtres !

Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,

Incessamment, exprès, passer sous mes fenêtres,

Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des sauts, des gambades,

Et tous les soirs des sérénades.

Quand pourrai je sortir du cahos où je suis ?

CLARICE

Les François sont gais par usage :

De votre sombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD

Tandis que la Discorde en cent climats divers,

De tant d'infortunés écrase les asiles,

Le François chante ; on ne voit dans ses villes,

Que festins, jeux, bals & concerts.

Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles ?

Dans le sein de la guerre, il goûte le repos ;

COMÉDIE.

13

Sans peines, sans besoins & libre sous un Maître,
Le François est heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD

Ma fille laissez-moi,

J'ai besoin d'être seul.

CLARICE

Toujours seul! & pourquoi...

(Le Mylord fait un signe de la main, & Clarice se retire.)

SCENE VII.

LE MYLORD, seul.

J'É me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son Roi,
Tout entier à l'honneur sa principale loi,
Fidèle à ses devoirs; au plaisir son idole,
Des momens les plus chers il consacre l'emploi.

(Il s'assied, & après un moment de silence, il jette les yeux sur une pendule.)

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré jusqu'à cette pendule!
On couronne de fleurs l'interprète du tems,
Qui divise nos jours, & marque nos instans!
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance:
Le François entraîné par de légers desirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.

O ciel! est-il tourment plus rude?
(Un Valet du Mylord entre avec des sacs.)

Qui vient encore ici troubler ma solitude?
Quoi! toujours! ah! c'est de l'argent.
Je le reçois dans un besoin urgent;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET

Oui, Mylord.

LE MYLORD

Relisons la Lettre de Sudmer.

O généreux Anglois, que tu me deviens cher!

(Il lit.)

„ Mylord vous devez avoir besoin d'argent dans la situation où vous êtes; je vous envoie une lettre de



„ change de deux mille guinées. Je compte trop sur votre
 „ amitié pour ne pas être sûr que vous n'offenserez pas
 „ la mienne par un refus. Mon bras est assez bien remis,
 „ je n'ai pas encore la liberté d'écrire moi-même; ne me
 „ faites point de réponse, je m'embarque pour la Caro-
 „ line, nous nous verrons à mon retour. „

(Après avoir lu, il dit :)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense;
 Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
 Que mon sort est heureux! d'ici je vais sortir :

Oh! j'y mourrais d'impatience.

Porte ces sacs dans mon appartement ;

Et dis à Robinson d'aller en diligence

Chercher un autre logement ,

Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.

SCENE VIII.

LE MYLORD , ROBINSON , LA MARQUISE.

LA MARQUISE

C'Est penser merveilleusement,
 Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
 Vous paroissez surpris, Monsieur ?

LE MYLORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE

Vous êtes un singulier être.

Quoi! depuis un mois environ

Que vous logez dans la maison....

LE MYLORD

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE

On ne peut vous connoître!

Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître :

Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots,

Encore placés mal à propos.

LE MYLORD

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractère

S'accorde mal, sans doute, avec le mien:

Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE

Il se pourroit très bien ;

Mais pour se rapprocher, se convenir, se plaire,

Fort souvent, il ne faut qu'un rien.

Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable.

COMEDIE.

15

Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! je vous entreprends... mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD

Madame prend un ton...

LA MARQUISE

Qui me convient, je suis femme & Françoise.

LE MYLORD, regardant la Marquise avec un air d'intérêt.
Tanpis.

LA MARQUISE

Tant mieux. Cauons, Mylord, ne vous déplaîse.

LE MYLORD

Je parle peu.

LA MARQUISE

Je parlerai pour vous,

Et vous me répondez, si vous pouvez.

(Retenant le Mylord qui veut s'en aller.)

Tout doux !

LE MYLORD

Je réponds mal.

LA MARQUISE

Eh ! bien, tout à votre aise ;

On ne se gêne point chez nous.

En qualité d'homme qui pense,

Je ne crois pourtant pas que Monsieur se dispense

D'éclairer ma raison, mon cœur & mon esprit :

Vous êtes Philosophe, à ce que l'on m'a dit :

Communiquez un peu votre science.

LE MYLORD

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE

Ah ! qu'elle inconséquence !

En vain le Sage réfléchit,

Si la Société n'en tire aucun profit ;

On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.

Eh ! laissez-là vos songes creux ;

La meilleure morale est de se rendre heureux.

On ne peut l'être seul avec votre système.

Mon instinct me le dit, & mon cœur encor mieux,

La chaîne des besoins rapproche tous les hommes,

Le lien du plaisir les unit encor plus.

Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rompus ?

Pour être heureux, soyez ce que nous sommes.

LE MYLORD

O Ciel ! à des travers on me verroit soumis !

Madame, excusez-moi ; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE

Eh ! oui, de tout mon cœur j'excuse,

Ne nous ménagez pas, Monsieur, cela m'amuse,

16 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;

LE MYLORD

J'en suis charmé, Madame, & selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE

Mais on gagne toujours à se rendre amusant :

LE MYLORD

Suis-je fait pour être plaisant ?
Connoissez mieux l'Anglois, Madame ; son génie

Le porte à de plus grands objets.
Politique profond ; occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.

Le moindre Citoyen, attentif à ses droits ;
Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre ;
Du Parlement compte les voix

Juge de l'équité des Loix,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pese les intérêts des Rois,

Et du fond d'un café, leur mesure la terre :

LA MARQUISE

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :
Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois !
Libres de tout soin inutile,

Nos heureux Citoyens respirent le repos :
La surface des mers voit agiter ses flots ;
Mais la profonde arène est constante & tranquille.
Jouissez comme nous.

LE MYLORD

Mais d'un si doux loisir

Quel est le fruit ?

LA MARQUISE

Le plaisir.

LE MYLORD

Le plaisir !

J'entends, & si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatigant

D'un joli petit-maître, & d'un fat élégant.
Ah ! lorsque de penser on a pris l'habitude....

LA MARQUISE

On est sot avec art, maussade avec étude.

LE MYLORD

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE

Je m'y prête bien, moi.

LE MYLORD

La bonne conséquence

LA MARQUISE

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,

Vous

Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très-ample,
Nous avons mille originaux.

Je pourrais vous citer... moi, Monsieur, par exemple...
LE MYLORD

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.
LA MARQUISE

Je paroïs ridicule à vos yeux, je le voi ;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule ?

Sous des traits différens dans le monde il circule ;
Mais au fond, quel est-il ? une convention,

Un phantôme idéal, une prévention ;
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage :

Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage :

L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage ;
Mais je ne vois point les rapports

Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme est homme par tout : si la vertu l'enflamme,

C'est mon héros, je laisse les dehors.
Quoi ! Toujours notre esprit fantasque !

Ne jugera jamais l'homme que sur le masque !
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.

Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh ! oui, des riens, des miseres, vous dis-je,

Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,

Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.
LE MYLORD

Comment ! vous êtes Philosophe !
LA MARQUISE *gaiement.*

Moi ! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils sont trop énaüeux ;

Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.
LE MYLORD *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement !
LE MYLORD

Oui Mylord hypocondre,
Je pourrais censurer les usages de Londré,

Comme vous attaquez nos goûts ;
Mais je ris simplement & de vous & de nous.

Que les Anglois soient tristes, misantropes,
Toujours avec nous contrastés,

Cela ne me fait rien ; leurs sombres enveloppes
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités,

Ils sont francs, généreux, braves ; je les estime.
LE MYLORD *avec chaleur.*

Quoi ! Vous estimez les Anglois ?
LA MARQUISE

Affurément ! ils ont une ame magnanime ;
De l'honneur, des vertus, & je fais d'eux des traits...



L'ANGLAIS A BORDEAUX;

LE MYLORD

Vous me charmez.

LA MARQUISE *à part.*

Bon, son humeur s'apaise.

LE MYLORD

Comment donc, vous pensez ?

LA MARQUISE

Qui? Moi? Je n'en fais rien.

LE MYLORD

Ah! vous me séduiriez si vous étiez Angloise.

Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE

Je ne veux point penser, Monsieur, c'est un ouvrage.

Ce que je dis, part de l'esprit, du cœur,
De l'ame, dans l'instant, en vous laissant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.LE MYLORD, *prenant la main de la Marquise.*

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE

Que faites-vous? (*A part.*) Il est déconcerté.LE MYLORD *à part.*

Je demeure interdit; je crois, en vérité,

Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE *à part.*

Cet essai m'encourage!

(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.LE MYLORD *Parrêtant*

Non, Madame.

LA MARQUISE

Excusez, on m'attend autre part,

Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.

Vous feriez un homme adorable,

Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être ?

Cessez de chercher des raisons

Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.

Vous pensez, & nous jouissons.

Laissez là, croyez-moi votre philosophie.

Elle donne le spleen, elle enduret les cœurs:

Notre gaieté, que vous nommez folie,

Nuance notre esprit de riantes couleurs,

Par un charme qui se varie:

Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;

C'est un printems qui fait naître les fleurs

Sur les épines de la vie.

COMÉDIE.

19

LE MYLORD, à part.
Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(On entend le son des tambourins.)

Qu'entends je encor! quel affreux tintamare!

SCÈNE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS,

LE BORDELOIS

MARQUISE, eh! donc, nous allons répéter à

LE MYLORD, à part.

Où fuir?

LA MARQUISE

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS

Le Mylord est des nôtres?

LA MARQUISE

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MYLORD

Épargnez moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS

Monfé dansé lé munuer.

LE MYLORD

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS

En deux ou trois leçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD

Mourbleu!

LA MARQUISE

Diffimulez votre misantropie.

(Bas au Mylord)

(Au Bordelois.)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCÈNE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE

RENDEZ-VOUS Digne de mes soins.

Une heure ou deux je veux bien faire treve;

Après cela, je vous enleve.

C 2

20. L'ANGLOIS A BORDEAUX,
Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord,
Si nous extravagons, le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCENE XI.

MYLORD, *seul.*

M'EN voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré son inconséquence,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur,
Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, & je sens mon erreur.
Allons, allons, mylord, il faut que tu t'apaises ;
Fais effort sur toi même, & pardonne aux François.
On peut s'y faire... Ah ! j'apperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.

SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT

MYLORD, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MYLORD

Abrégeons. Quelle est-elle ?

DARMANT

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois
Pour pareil nombre de François ;

Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant sollicité...

LE MYLORD

Vous en ai-je prié ?

DARMANT

Je cherche à vous servir.

LE MYLORD *à part.*

Cet homme est bien étrange !

DARMANT

Quoi ! mon empressement...

LE MYLORD

M'a trop humilié :

Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
M'obliger malgré moi !

COMEDIE.

DARMANT

Quoi! toujours dans l'extrême ;
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs!

LE MYLORD

J'ai fait des dépêches pour Londres :

Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs ;
Je reste en attendant.

DARMANT à part,

Me voilà plus tranquille.

Avec regret je l'aurois vû partir. *Haut.*

Ma maison est à vous.

LE MILORD, avec un soupir étouffé.

Non, non; j'en dois sortir.

DARMANT

Pourquoi chercher un autre asile?

Qui pourroit ici vous troubler?

A-t'on manqué d'égards?...

LE MYLORD

C'est trop m'en accabler.

DARMANT

Vous ne me rendez pas justice. *A part.*

Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice? *Haut.*

Quelque nouveau sujet excite votre aigreur?

Ah! je sçais ce que c'est; vous avez vû ma sœur.

Ses airs évaporés & sa tête légère...

LE MYLORD

à part. Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD

A quoi bon votre sœur? Je l'excuse aisément;

Elle est d'un sexe...

DARMANT

Oui, mais son caractère...

LE MYLORD

M'en suis-je plaint?

DARMANT

Non; poliment...

LE MYLORD

Je ne suis point poli.

DARMANT

Sachez que son système

Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.

Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement

Vous seriez obsédé.

LE MYLORD

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT

Non, je lui vais défendre expressément

De vous revoir.

L'ANGLAIS A BORDEAUX;

LE MYLORD *à part.*

Ah ! quel acharnement !

DARMA NT

Je cours pour l'avertir. . .

LE MYLORD

Il n'est pas nécessaire.

DARMA NT

Mais je dois réprimer l'indiscrette chaleur. . .

LE MYLORD

Je fais ce que j'en pense, il suffit ; serviteur.

DARMA NT

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laisse.

J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié ;

Mais je n'espère plus que votre haine cesse :

Du moins un peu d'estime, & je suis trop payé.

LE MYLORD

Eh ! malgré moi, Monsieur, vous avez mon estime ;

Je suis votre ennemi, mais sans vous mépriser.

Je ne suis point injuste, & ne puis refuser

Ce qui me paroît légitime.

Mais pour mon amitié, ne l'espérez jamais.

Dans ces tems de discorde, entre Anglois & François,

Toute liaison est un crime :

De sa patrie on doit prendre l'esprit ;

Qui s'en écarte, la trahit.

DARMA NT

Imitez donc votre patrie ;

Et des préventions dont votre ame est nourrie,

Connoissez enfin les erreurs.

Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre,

La paix doit réunir la France & l'Angleterre.

Et nous allons bien-tôt jouir de ses douceurs.

LE MYLORD

La paix ! la paix ! quelle chimere !

On ne peut jamais l'espérer.

Des intérêts puissans doivent nous séparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET :

UN VALET

MYLORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT, SUDMER,

SUDMER, *gaiement & avec vivacité.*

VIVE, Vive Mylord! ah! quel heureux moment!
Je vous retrouve & ma joie est si grande...

LE MYLORD

C'est vous, mon cher Sudmer!

SUDMER

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer! ah! quel événement!

SUDMER, *considérant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.

C'est vous, voilà vos traits: je rends grace au hazard.

Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD

D'où vient donc cet écart?

SUDMER

Le premier des devoirs est la reconnoissance.

(*A Darmant.*)

Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT

Monfieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER

Aucune?

DARMANT

Point du tout.

SUDMER

Je ne me trompe point; & j'y crois encore être.

LE MYLORD

(*A part.*) Cet accueil n'est pas de mon goût.

(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER

Ne vous en allez pas.

DARMANT

Mais je dois par prudence...

SUDMER

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon instance,

Et songez que mes sentimens....

(*Au Mylord, en lui montrant Darmant.*)

C'est un homme des plus charmans.

Et L'ANGLAIS A BORDEAUX,

C'est un homme d'espece unique.

LE MYLORD

Charmant ! charmant ! parbleu, pour des êtres pensants,

Voilà, sans doute, un beau panégyrique !

SUDMER

Qu'entendez-vous ?

LE MYLORD

Cela s'entend sans qu'on l'explique.

Un homme n'est jamais charmant en bonne part,

Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard....

SUDMER

Je ne vois point à quoi cela s'applique.

(A Darmant.)

Remettez vous aussi mes traits ;

Rappelez-vous que je vous dois la vie.

Vous changeâtes pour moi la fortune ennemie.

(Montrant son cœur.)

Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.

Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre ;

C'est par vos procédés que vous m'avez lié.

Je m'en souviens, vous l'avez oublié :

Nous faisons notre change en cela l'un & l'autre.

DARMANT

Mais vous vous méprenez, Monsieur.

SUDMER

Moi, point du tout ; moi, jamais me méprendre,

Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,

Et m'offre mon libérateur.

Le sentiment me donne des lumieres ;

Pour reconnoître un bienfaiteur,

Les yeux ne sont point nécessaires :

Je suis toujours averti par mon cœur.

DARMANT

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER

Je vais vous en instruire.

Nous devons publier les belles actions :

Je montois un vaisseau de trente huit canons,

Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,

Terrible, violent beaucoup :

J'étois prêt à faire naufrage,

Et les François avoient de quoi faire un beau coup.

Aussi, Monsieur, en homme sage,

Lorsque les vents furent calmés,

En tira-t'il un très-grand avantage ;

Et nous voyant démâtés, désarmés,

„ Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage ;

Mais

COMEDIE.

25

25 Mais, pour en profiter, je suis trop généreux ;
 26 On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux.
 Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
 Me rendit mes effets avec la liberté :
 Les bienfaits, de son cœur, couloient comme une source.
 Peut-on trop admirer sa générosité ;

LE MYLORD, avec *humeur*.

Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense,
 On agit pour soi-même en agissant ainsi.

(*Bas à Sudmer.*)

Je suis forcé de l'admirer aussi :

Mais sans tirer à conséquence.

DARMA NT

Jugez la Nation avec plus d'équité.

Comme François, mon premier appanage

Consiste dans l'humanité.

Mes ennemis sont-ils dans la prospérité :

Je les combats avec courage.

Tombent-ils dans l'adversité :

Ils sont hommes, je les soulage.

SUDMER

Eh! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.

Je ne décide point entre Rome & Carthage :

Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER

Je suis plus ; je suis homme.

Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'assomme :

Esclave né d'un goût national,

Vous êtes toujours partial.

N'admertez plus des maximes contraires ;

Et, comme moi, voyez d'un œil égal

Tous les hommes qui sont vos freres.

J'ai détesté toujours un préjugé fatal.

Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre,

Il faut se déchirer, & se faire la guerre !

Tendons tous au bien général.

Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde

Je ne connois sur la machine ronde

Rien que deux peuples différens ;

Savoir, les hommes bons & les hommes méchans.

Je trouve par tout ma patrie

Où je trouve d'honnêtes gens ;

En Cochinchine, en Barbarie,

Chez les Sauvages même : allons foyons unis ;

Embrassons nous comme trois bons amis.

(*A Darmant.*)

Vous ferez de ma nôce, au moins ;

D

Quoi?

SUDMER

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrais prodige,
 Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
 Je m'appiète à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT

Moi, je partage votre fort.

SUDMER

Point de partage, je vous prie,

Sur-tout si la fille est jolie.

DARMANT

Je respecte les nœuds dont vous ferez unis.

LEMYLORD

Ma fille, de ce mariage,

Sans doute, sentira le prix ;

Je vais, sans tarder d'avantage,

La préparer en des instans si doux,

Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCENE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER

Vous connoissez l'objet qu'on me destine ?
 Hein ? Mais, mon cher François, qu'est-ce qui vous
 chagrine ?

Morbleu ! feriez-vous mon rival ?

Comment ? Cela m'est bien égal ;

Mais je veux savoir tout à l'heure....

DARMANT

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point :

SUDMER

Ma future chez vous demeure,

Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT

Monsieur, quoiqu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.

Clarice est adorable, & je pourrois l'aimer,

Sans que vous eussiez à vous plaindre.

(A part.) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER

Cependant je remarque un trouble.

Hein ? Parlez, hein ? Son embarras redouble.

DARMANT

C'en est assez. Adieu, Monsieur.

Jouissez de votre bonheur,
 Et de mes sentimens n'ayez aucun ombrage.
 On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur:
 Je ne vous dis rien d'avantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *seul.*

C'est parler fièrement; je prétends découvrir...
 J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
 Ah! j'apperçois Mylord, & sans doute Clarice.
 Examinons un peu comme je dois agir.
 On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle;
 Belle certainement!

SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER

Bon jour; Mademoiselle.
 Je suis Sudmer pour vous servir,
 Et je viens remplir votre attente:
 Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai;
 Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai:
 (*au Mylord.*)
 Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE

Monsieur

SUDMER

Reste à savoir si je vous conviendrai.
 M'aimerez-vous aussi?

CLARICE

Mais, Monsieur, je l'espère.
 Les volontés du Mylord sont des loix.
 La générosité de votre caractère,
 Vos nobles procédés font honneur à son choix;
 Et les vertus, sur mon cœur, ont des droits
 Préférables à l'amour même.
 Lorsque de la raison on écoute la voix,
 On estime du moins en attendant qu'on aime.

D 2

L'ANGLAIS A BORDEAUX,
S U D M E R

Oh ! je suis votre serviteur.

En attendant ! c'est bon pour qui pourroit attendre,
Mylord, je suis pressé ; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.

Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;

C'est un arrangement que notre mariage.

Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :

Cela ne suffit pas ; je crois qu'elle est fort sage :

Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

C L A R I C E

En tout cas, je saurois commander à mon cœur.

S U B M E R

Bon ! voilà le même langage

Que vient de me tenir Darmant.

L E M Y L O R D

Darmant !

S U D M E R

Elle rougit, & je vois clairement...

N'est-il pas vrai, chère future ?

Il se pourroit par aventure...

Hein ?

L E M Y L O R D

Sudmer, de pareils soupçons...

S U D M E R

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raisons.

L E M Y L O R D

Mais Darmant est François, & ma fille est Angloise ;

Elle ne peut l'aimer.

S U D M E R

Conséquence mauvaise ;

Les François ont toujours l'art de se faire aimer.

Je les connois pour gens fort agréables,

Et qui plus est encor, fort estimables ;

Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

L E M Y L O R D

Je fais comme ma fille pense,

Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance

Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,

Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

S U D M E R

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie ?

C L A R I C E

Si ma main doit payer ces généreux secours...

S U D M E R

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours...

L E M Y L O R D

Vous même m'écrivez ?

SUDMER

Point de plaisanterie.

LE MYLORD

Moi plaisanter !

SUDMER

Vous êtes fou Mylord ;

C'est depuis quelques jours que je fais votre sort.

LE MYLORD

Mais cependant la chose est sûre ,

Et votre lettre que voici ;

Tenez.

SUDMER

Que veut dire ceci ?

Ce n'est point là mon écriture.

LE MYLORD

Je le fais bien ; mais votre bras cassé...

SUDMER

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MYLORD

Qu'entends-je ?

SUDMER

Certainement , vous n'êtes pas sensé.

LE MYLORD

Mais lisez donc , lisez. (*A part.*) Sa tête se dérange :

CLARICE

Affurément , je l'ai déjà pensé.

SUDMER

Je suis dans un courroux extrême.

Comment ! quelqu'un a pris mon nom

Pour faire une bonne action ,

Que j'aurois pû faire moi-même ?

Morbleu ; c'est une trahison

Dont je prétends avoir raison.

Et vous avez reçu la somme ? ...

LE MYLORD

Oui , d'un banquier.

SUDMER

Nommé ?

LE MYLORD

Monsieur Argant.

SUDMER

Il loge ?

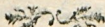
LE MYLORD

Près d'ici.

SUDMER

Je vais trouver cet homme.

J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'instant.



SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD

TOUR cela me paroît étrange !
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?
Ce n'est pas de Sudmer ! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglois, il cache le bienfait ;
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait ;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous ferons au fait.
Ah ! ça, venons à vous, ma fille :
Sudmer, par ses grands biens, relève ma famille ;
Il vous fait un état certain ;
Vous ne répugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE

Je dois vous obéir.

LE MYLORD

Vous soupirez, Clarice.

CLARICE

Oui mon pere, il est vrai.

LE MYLORD

Parlez sans artifice,

Parlez avec sincérité.

Ne dissimulez rien.

CLARICE

M'en croyez-vous capable ?

Je ne fais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgens de mon pere.
Est-il quelque secret, est il quelque mystere
Que dans son sein je ne puisse épancher ?

LE MYLORD

A mes desseins vous verrois je contraire ?

CLARICE

Non, je veux me soumettre à votre volonté :
En Angleterre un cœur n'est point esclaves ;

COMÉDIE.

31

Le pouvoir paternel est chez nous limité.
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Pénisse cette liberté

Qui des parens détruit l'autorité.

Ah! je le sens, un pere est toujours pere:
Sur des enfans bien nés il conserve ses droits.
Quand le devoir en nous grave son caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chere.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure;
La loi nous émancipe, & jamais la Nature.

LE MYLORD

Vous pensez bien; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage?
Sudmer vous déplaît-il?

CLARICE

Non, mon pere, mais...

LE MYLORD

Quoi?

CLARICE

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MYLORD

J'ai donné ma parole.

CLARICE

Il aura donc ma foi.

Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD

Expliquez ce langage?

Epouser celui-ci, pour aimer celui-là!

Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà

Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.

S'il vous plaît rien de tout cela.

Quel est le nom du personnage?...

Dites le moi.

CLARICE

J'en aurai le courage.

Malgré moi mon cœur s'est soumis.

Les vertus d'un François....

LE MYLORD

Un de nos ennemis!

CLARICE

Il ne l'est point; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MYLORD

Qu'ai je entendu? Ma surprise est extrême.

Je vois quel est le but de ses empressemens.

CLARICE

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensans.

Rien ne m'a fait jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime:

L'estime, le respect sont les seuls sentimens

Qu'il ait osé faire paroître.

32 L'ANGLAIS A BORDEAUX,
Rien aussi de ma part n'a pu faire connoître
Le trouble secret de mes sens.
LE MYLORD
A la bonne heure. Eh! bien puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE;

SUDMER

MA foi! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vû votre banquier, votre donneur d'argent;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, & n'a pu rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglois, je ferois éclairci.

LE MYLORD

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD

Robinson.

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON

MYLORD!

LE MYLORD

Viens ici.

Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :

Ne cache point la vérité;

Tu fais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON

Mylord, c'est un de vos amis.

LE MYLORD

De Sudmer ?

ROBINSON

Oui, la chose est claire.

SUDMER

COMÉDIE.

23

SUDMER

De moi, Maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris

SUDMER

Je te surprends en menterie;

C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON

Monsieur j'en suis charmé.

Comment vous portez - vous ?

SUDMER

Qui peut avoir tramé

Une pareille fourberie ?

Coquin ! j'ai donc le bras cassé ?

Oh ! je te ferai voir...

ROBINSON

Doucement, je vous prie.

Quoi ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé...

SUDMER

Non, non, certainement.

ROBINSON

Eh ! bien, c'est donc un autre.

SUDMER

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON

Un nom tel que le vôtre

Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD

De ce complot, le traître est de moitié !

Déclare vite, ou je t'affomme.

ROBINSON

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD

Comment ?

ROBINSON

Oui, c'est un fait.

De tems en tems, je reçois quelque somme

Pour m'engager à garder le secret.

LE MYLORD

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON

Oui, c'est un fort honnête homme,

Qui veut vous obliger, & sans être connu.

Vous savez bien, Mylord, que je suis ingénu,

Il m'a séduit, & pour lui plaire,

Robinson est fourbe & faussaire.

Oui, c'est de moi que vient toute l'invention.

Mais c'étoit, je proteste, à bonne intention.

LE MYLORD

En un mot, quel est-il ?

E

L'ANGLAIS A BORDEAUX,

ROBINSON

Eh ! bien, c'est, c'est... notre hôte.

LE MYLORD

Darmant !

CLARICE

Darmant !

LE MYLORD

L'auteur d'une telle action !

Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconçois ma faute.

LE MYLORD

Tu mérites punition.

Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.

C'est générosité toute pure qui brille,

Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD

Je ne comprends rien à cela !

En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER

Moi, point m'en étonner ; je la reconnois là :

Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne :

LE MYLORD, à Robinson.

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.

SCENE XXI.

les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE

LA Paix est sûre, elle est rarifiée.

Je me fais un plaisir de la voir publiée.

La Paix ! ce mot seul fait du bien :

Elle est de l'Univers le plus tendre lien :

La foule avec transport inonde chaque rue,

Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,

Sans se connoître on se salue,

On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;

La joie en tous lieux répandue,

En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie:
Le vrai contentement déride tous les traits:
La brillante gaieté, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus frais;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure
Par-tout imprime ses traits;
C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'ame embellit les plus laids.
La Marchande dans sa boutique
Etale ses colifichets,

Répète à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix!
De Messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique:
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit: ah! Maman, comment c'est il fait, un Anglois?
On rencontre plus loin des chanfonniers bien ivres;
Raclant du violon & brillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.

En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres:
C'est l'amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.

Le sentiment, voilà notre première loi:
Eh! qui l'éprouve plus que moi?
Je danserai la nuit entière:
Je donnerai le ton, & ferai la première
A bien crier, vive le Roi!

LE MYLORD

Vous m'enchantez. Madame la Marquise:
De mon esprit chagrin vous changez la couleur;
Je sens la gaieté, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
Darmant, vos Nations sont réconciliées:
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé:
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMA NT

Ah! Mylord je vous suis attaché pour jamais.

LE MYLORD

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez sù fournir par des moyens secrets,
Pour ne point faire ombre à ma délicatesse,
Je les acquitterai bien-tôt grace à la Paix:
Mais mon cœur en paiera toujours les intérêts.

DARMA NT

Daignez me regarder comme de la Famille.

E,

36 L'ANGLAIS A BORDEAUX,
LE MYLORD

Monsieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous signerez le contrat de ma Fille,
Que dès ce soir, je marie à Sudmer,

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frere est bien sensible.

DARMA NT, *à part.*

O Ciel !

LE MYLORD

Darmant soupire, & la Marquisé rit !

Mais cela n'est pourtant ni triste, ni risible.

LA MARQUISE

Mais c'est que mon cher frere est sôt, sans contredit :

Je m'y connois ; tenez, admirez la statue !

DARMA NT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE

C'est qu'il est amoureux de votre prétendue ;

Mais grave soupirant, discret, silencieux,

Le respect a toujours étouffé sa parole,

Et tristement comme une idole,

Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux :

SUDMER

Mylord, je pourrois faire une grande sottise

D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise :

Mais, Monsieur, pourroit bien être à la sienne aussi ;

Un petit peu, n'est ce pas ? Hen ? Je pense,

Et je vois que, dans tout ceci,

Mon rival doit, au fond, avoir la préférence,

Sous mon nom il a sçu saisir l'occasion

D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon,

Si je deviens le mari de Clarice :

Il est homme, peut-être, à rendre encor service :

Je suis accoutumé d'être son prête nom.

LE MYLORD

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE

Ah ! mon pere.

DARMA NT

Ah ! Monsieur, en cet heureux instant,

Que j'ai de graces à vous rendre !

Je suis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER

Cette alliance est fort bien assortie.

DARMA NT

Ma sœur, en même tems, devoit

Consentir à vous être unie ;

Ce double hymen ne laisseroit

Aucun soupçon d'antipathie.

LA MARQUISE

Je craindrois que Mylord ne fût triste & jaloux.

LE MYLORD

La proposition, il est vrai, m'intimide ;

Mais cependant, Madame, croyez vous

Qu'une Françoisë, ayant l'esprit vif & rapide,

Puisse y joindre en effet, par un accord bien doux,

Un caractère assez solide

Pour faire constamment le bonheur d'un époux ?

LA MARQUISE

Avant que de répondre, en faisant mon éloge.

Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.

Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours resté chit,

En prenant une femme aimable & vertueuse,

Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit

Pour la rendre constante en la rendant heureuse ;

Pour qu'elle s'applaudisse, enfin, d'être avec lui ?

On ne peut guère avoir une femme fidelle,

Qu'en attirant l'amusement chez elle.

Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MYLORD

Marquise, courons-en les risques l'un & l'autre ;

Vous verrez un amant dans un époux soumis,

Et quand la paix confond ma patrie & la vôtre,

Tous mes préjugés sont détruits.

SUDMER

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance,

Me soulager du poids de la reconnoissance :

Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens ;

Je n'ai point d'héritier, foyez tous deux les miens...

Point de remercimens, ce seroit une offense.

C'est vous, c'est vous qui me récompensez ;

Mais j'entends retentir les cris de l'allégresse :

Courons tous : le plaisir du cœur

S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE

Mylord, j'en pleure de tendresse ;

Le courage & l'honneur rapprochent le pays ;

Et deux Peuples égaux en vertus, en lumieres,

De leurs divisions renversent les barrières,

Pour demeurer toujours amis.



Une fois encore
 Embarras nous
 Le plus beau
 former une
 Qui dans à

 DIVERTISSEMENT.

Ontend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre représente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaisseaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Espagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractérisés par des habits Pittoresques composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit des salves d'Artillerie. On chante; toutes les Nations s'em brassant; la Fête se termine par un Ballet général.

R O N D E.

Nous avons la Paix,
 Nos craintes cessent,
 Les Jeux renaissent :
 Nous avons la Paix :
 Ce jour est le jour des bienfaits :
 Nos maux finissent,
 Nos cœurs s'unissent,
 Vivons en freres :
 Jamais de guerres :
 Que le François devienne Anglois ;
 Et l'Anglois, François.

A U C Œ U R.

Par nos accords,
 Par nos transports,
 Nous donnons un exemple au Monde :
 Peuples divers :
 De l'Univers,
 Venez danfer en Ronde.

A U C Œ U R.

Nous avons étouffé la haine ;
 Une égale ardeur nous entraîne.
 Embrassons-nous ; Embrassons-nous ;
 Le même nœud nous unit tous.
 Formons une chaîne
 Qui dure à jamais.

VAUDEVILLE.

V Oici le jour de l'allégresse ;
 Le plus beau de nos jours ;
 Plus de soucis, plus de tristesse,
 Regnez, Plaisirs, Amours ;
 Chacun répète avec ivresse ;
 Ce mot si cher, si plein d'attrait,
 La Paix, la Paix,
 La Paix, la Paix.

Gens à Manteau, Gens de Finance,
 Nous gémissons pour vous ;
 Nos Officiers par leur présence
 Vont vous éloigner tous ?
 Le mal n'est pas si grand qu'on pense ;
 Si vous voulez être discrets,
 Eh ! Paix, Paix, Paix !
 La Paix, la Paix.

Ne soyez plus, Sageste austere,
 En guerre avec l'Amour,
 C'est un enfant, laissez-le faire :
 Passons lui quelque tour.
 Est-ce le tems d'être sévère,
 S'il lance en cachette ses traits ?
 Eh ! Paix, &c.

Accourez tous près de vos Belles,
 Volez, Guerriers, Amans,
 Elles vous sont toujours fidelles,
 Croyez-en leurs sermens :
 Consolez donc vos Tourterelles,
 Mais sans demander leurs secrets.
 Eh ! Paix, &c.

Laiſſons la fraude & l'artifice,
 Terminons tous procès ;
 Venez ici Gens de Justice ;
 Et suspendez vos fraix.
 Pour que chacun se réjouisse,
 Avocats, laissez le Palais :
 Eh ! Paix, &c.

Pourquoi toujours s'entredétruire,
 Sçavans & beaux esprits,
 Tout céderoit à voire empire,
 Si vous étiez unis :
 Vous vous livrez à la satire ;

L' ANGLOIS A BORDEAUX ;

N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix ,
Chantez la Paix.

Un mari , pour une grifette ,
Néglige sa moitié :
Sa femme , tant soit peu coquette ,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on se prête ,
On n'aprofondit point les faits.
Eh ! Paix , &c.

LE MYLORD , à la Marquise

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits.
Toute raison n'est que folie ,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit , femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons , la Paix , &c.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts ,
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie ,
Espagnols , Anglois & François :
Eh ! Paix , &c.

S U D M E R

Galans barbons qu'Amour inspire ,
Ne tentez point le fort ;
Le vent nous manque , & le navire
N'ira pas à bon port.
Je sens qu'Amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein... quoi ? ... oui... mais...
Allons , mon cœur , la Paix , la Paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur ,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur ,
Vous le sentez ; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix , Paix !
Messieurs , la Paix.

F I N.

S

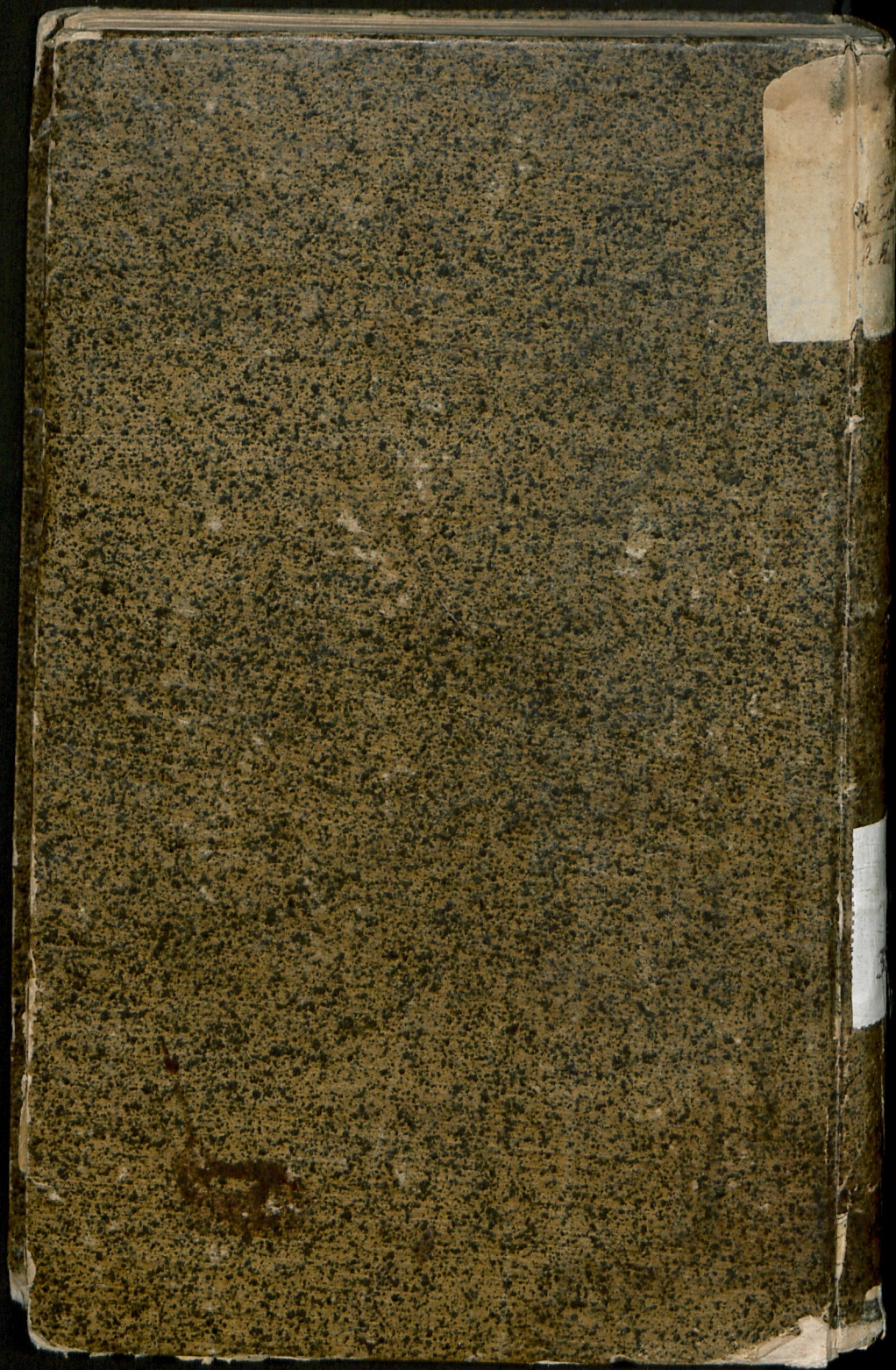
A12039

Alc A12039

X2736106

DL 3328 c





L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

Par le Sr. FAVART.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Francois Ordinaires du Roi, le Lundi

14 Mars 1763.

